MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

51E ANNÉE

Nº 202. — Juin 1913.



ROME

MAISON GÉNÉRALE

5, Via Vittorino da Feltre.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

Rapport sur la Mission de Kamloops,

par le R. P. J.-M. Le Jeune, *O. M. I.*

Depuis le 15 octobre 1879, trente-trois ans ont passé sans apporter de changement notable dans le genre de mes travaux, et, de fait, voici trente et un ans que je suis dans ma chère mission de Kamloops. Au commencement, l'état de ma santé, sans m'obliger jamais à garder le lit, était plutôt mauvais; mais depuis que j'ai eu le bonheur de passer par Sainte-Anne d'Auray et Notre-Dame de Lourdes, je me porte à merveille. Et cependant, de jour en jour, les occupations du saint ministère deviennent plus absorbantes, et les voyages incessants, puisque pour visiter les différents postes de la mission, — soit une douzaine de camps avec autant d'églises ou chapelles — il me faut parcourir environ un bon millier de kilomètres tous les deux ou trois mois.

Dans ma tournée de l'hiver dernier, j'ai relevé quelques détails intéressants.

Voici d'abord une preuve que c'est au pied de l'autel, à la Table sainte que s'effacent les préjugés de races et se confondent les couleurs. A Tappen, un vendredi matin, je célébrai la sainte messe chez un blanc, et soixante sauvages vinrent y assister. Le lendemain, j'allai offrir le saint Sacrifice chez le chef François, qui, bien que sauvage, s'est bâti une jolie maison avec chapelle. Quelle ne fut pas ma joie de voir assister et communier à cette messe dite chez un sauvage et au milieu des sauvages toute la famille blanche qui m'avait donné l'hospitalité la veille.

A Shuswap, il y eut une réunion générale, à l'effet

d'aviser à réparer le scandale qui avait été donné dans le camp. Dans une assemblée, tenue quelque temps auparavant, hors ma présence et à mon insu, on s'était livré à des danses sauvages ; le chef — probablement pris de boisson — avait mal parlé ; des murmures plus ou moins confus s'étaient élevés. On s'attendait à une verte semonce. Toutefois, le nombre des coupables ne dépassant pas quatre ou cinq, il parut préférable de tout arranger en confession, après qu'on eut manifesté du regret et réparé de la manière la plus parfaite possible le scandale donné. Tout est rentré dans l'ordre.

La mission comprend environ deux mille catholiques : 250 blancs et 1750 sauvages. Sur ce nombre, il y a 800 fervents communiants qui s'unissent au missionnaire chaque matin, à l'offrande du saint Sacrifice. L'an dernier, le chiffre des communions s'est élevé à 25.000. Si ces fidèles étaient réunis ou groupés, on compterait plus de 200.000 communions par an; mais comme ils sont dispersés dans douze camps éloignés l'un de l'autre comme les cathédrales de nos pays, ils suppléent à la communion fréquente qui n'est possible que pour le plus petit nombre d'entre eux, par plus de 250.000 communions spirituelles.

Mes gens de Kamloops sont toujours les plus fervents. De la fête de l'Immaculée Conception à l'octave de Noël, il y a eu près de 1.200 communions. Les petits et petites surtout sont charmants, ils chantent et prient à ravir ; ils sont les plus fidèles à la visite au Saint Sacrement.



Nos Indiens ne prêtent pas à des descriptions aussi pittoresques que celles des sauvages de l'Athabaska et du Mackensie. Par leur genre de vie, ils se rapprochent beaucoup plus des blancs : maison, mobilier, vêtement, nourriture, ne diffèrent guère de ceux des classes modestes chez les peuples civilisés. Ils ont leurs privations, sans doute, et

leurs épreuves, mais ils savent les supporter. En général, la religion fait la base de leur vie ; elle occupe une grande place dans l'existence de chaque jour. Les femmes, surtout, sont d'une parfaite modestie et pureté de mœurs : quelques-unes d'entre elles s'élèvent à un degré de vertu et de ferveur qui ne serait pas indigne des foyers les plus chrétiens dans les meilleurs pays.

J.-M. Le Jeune, O. M. I.



Voici quelques traits, se rapportant à une autre mission, qui montrent jusqu'à quel point l'appréciation du missionnaire, encore qu'elle soit indulgente comme celle d'un père, n'en est pas moins fondée sur la réalité.



Un jour, un vieux de la tribu Douglas vint à s'égarer dans ses courses ; après avoir erré pendant longtemps à travers les défilés des montagnes, il s'arrête épuisé sur le bord d'un précipice et, agenouillé sur la neige, il commence par se recommander à Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, le priant de lui venir en aide dans son péril. Sa prière fut exaucée ; sans savoir comment, dit-il, je me sentis glisser en bas et quelques instants après, non seulement j'étais hors de danger, mais je pus dès lors reconnaître mon chemin. En racontant ce fait, il ne cessait de répéter avec reconnaissance : « Maintenant plus que jamais je crois que c'est le Bon Dieu qui est contenu dans l'Eucharistie. » C'est cet esprit de foi qui porte nos Indiens dans leurs visites au Saint Sacrement à s'adresser à Notre-Seigneur, commme un homme parlant à un autre homme.

Un jour qu'en pleine séance de catéchisme je les interrogeais sur la manière dont ils s'acquittaient de leurs visites au Saint Sacrement, je fus on ne peut plus édifié de la

réponse du plus grand nombre. Un entre autres me dit: Quand je vais à l'église pour rendre visite à Notre-Seigneur je m'arrête sur le seuil de la porte et les regards dirigés vers le tabernacle je lui dis: « Maître, je viens te voir. » Puis, m'avançant de quelques pas, je lui paie mon salut en faisant la génuflexion. Une fois agenouillé, je demande à Notre-Seigneur de vouloir bien m'aider à devenir bon, d'oublier mes péchés passés, et après l'avoir prié de me bénir je me retire en lui disant: « Je reviendrai te voir aussitôt que je le pourrai. »

Tant que le Saint Sacrement est dans leur église c'est un spectacle de grande édification que de voir ces bons chrétiens profiter des instants laissés libres entre les divers exercices de la mission pour aller à plusieurs reprises rendre leur hommage à celui qui se plaît avec les simples. Il n'est pas rare de trouver l'église presque remplie de monde le matin avant la messe. J'en ai trouvé qui allaient près de trente fois dans un jour à l'église alors qu'ils se préparaient à leur première communion.

En l'absence du prêtre, alors que la Sainte Réserve n'est plus dans leur église, ils n'omettent pas pour cela cette sainte visite; au contraire, ils y sont fidèles tous les jours et se transportent en esprit là où ils savent que réside Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement.

Au milieu des occupations les plus distrayantes on les voit se recueillir un instant et diriger leurs cœurs vers Celui qu'ils aiment. L'un d'eux, étant un jour à la chasse, venait à peine de s'agenouiller pour faire sa prière accoutumée, qu'un chevreuil gras et beau se présente à une portée de fusil. Lui tirer dessus fut sa première pensée, mais réflexion faite il se dit: Il vaut mieux sacrifier le chevreuil que de laisser mon entretien avec Notre-Seigneur, et il continua sa prière.

***

La fidélité à cette pratique leur attire les grâces les plus précieuses.

On est édifié de les voir à l'approche du jour de la Communion générale. Leur conduite devient toute différente ; ils semblent alors oublier toutes choses pour ne s'occuper que de cette importante action ; leurs visites à l'église sont multipliées ; un certain recueillement règne alors dans tout le camp ; les conversations sont plus édifiantes. Ils préparent les habillements qu'ils ne portent qu'en cette circonstance et qui sont déposés, après la Communion, dans une cassette. J'ai trouvé de ces braves gens qui la veille ne dormaient pas, et comme je leur en demandais la raison, ils me répondirent : « Le cœur bat trop. » En effet, on peut s'apercevoir de l'espèce de faim spirituelle qui les dévore, surtout lorsqu'ils sont restés longtemps sans avoir eu la consolation de communier.

Dès l'aube du jour où ils communient vous les trouvez en grand nombre agenouillés près de la table de communion, attendant l'heureux moment. Et quand le troisième coup de cloche annonce la messe, on peut voir comme un frémissement de joie parcourir tous les rangs. Je voudrais que tous les chrétiens puissent contempler nos bons Indiens s'approchant de la sainte Table ; je suis sûr qu'ils en seraient touchés jusqu'aux larmes.



Pour avoir l'occasion de communier ils ne reculent devant aucune privation, aucune fatigue. On était en 1885. Sa Grandeur Monseigneur Durieu promit aux Seashels trois communions à ceux qui viendraient à la Mission de Bourrad-Inlet à plus de soixante et dix milles de leur pays : il n'en fallait pas davantage pour les décider. Cependant la

saison était rigoureuse, le vent du nord soufflait nuit et jour et la terre était couverte de neige. Je passai chez eux deux jours avant le temps du départ. Je leur dis que vu l'inclémence de la saison ils pourraient bien ne pas aller tous à Bourrad-Inlet, qu'à mon retour des Flayamines je viendrais leur donner une mission. « Non ! Non ! répondirent-ils d'une commune voix, nous irons tous ; Monseigneur nous a promis trois communions. » Ce qu'ils firent avec un courage vraiment admirable. J'ai été obligé plusieurs fois d'admonester nos bons Indiens de Lillooet pour avoir abandonné leurs champs et leurs troupeaux afin d'avoir la consolation de recevoir une fois de plus la communion. J'en ai vu faire quinze milles à pied pour aller la nuit finir certains travaux et revenir le lendemain pour se confesser et communier.

L'esprit tout rempli de cette divine nourriture de leur âme, ils vont jusqu'à oublier la nourriture du corps. Plusieurs s'abstiennent de manger le jour de leur communion ou mangent très peu. On les voit alors recueillis, assis près de l'église, parlant tout bas et semblant savourer la joie spirituelle qui remplit leur cœur. J'en ai vu plusieurs pleurer de joie en entendant l'annonce de leur admission à leur première communion, et d'autres, quand, pour des raisons légitimes, ce temps d'attente était prolongé, verser des larmes amères et venir à plusieurs reprises s'agenouiller devant moi me demandant de vouloir bien abréger le délai.

Fidélité de nos chrétiens à la prière matin et soir.

Nos bons Indiens sont ici pour les blancs et pour les autres Indiens non encore catholiques un sujet d'édification par leur constante fidélité à la prière quotidienne.

S'ils travaillent chez les blancs le respect humain ne les arrête pas ; ils n'omettent jamais leurs prières quand bien même ils seraient surchargés de travail. Ils savent alors se lever de bonne heure pour vaquer à ce premier devoir du

chrétien. J'étais en mission chez les Seashels lorsqu'un jour je vis arriver une chaloupe montée par trois blancs. L'un d'eux était le directeur d'une compagnie américaine et en même temps l'un des principaux explorateurs d'or et d'argent de San-Francisco. Il venait pour examiner la mine de cuivre découverte dans le pays des Seashels. Il me demanda trois Indiens pour l'aider dans son excursion. Je les lui cédai volontiers. Pendant leur voyage qui dura trois jours, ce Monsieur fut on ne peut plus édifié de la conduite de nos Indiens. Matin et soir, selon leur coutume, ils s'agenouillaient dans leur tente pour dire leur prière. Lui qui savait lire dans les livres n'en faisait pas autant, mais se glissant tout doucement près de la tente de nos Indiens, il se plaisait à les écouter. A son retour il me dit : « Je vous remets vos trois Indiens ; ils m'ont beaucoup édifié en les entendant réciter leurs prières du matin et du soir. » Je ne pouvais m'empêcher de songer que le monde non civilisé fait honte au monde civilisé.

Il n'y a pas jusqu'à la cloche de l'Angélus qu'ils n'omettent jamais de sonner. Vous pouvez alors entendre, soit dans leur camp de pêche, soit dans leur partie de chasse, le son de la petite cloche célébrant le matin, à midi et soir le souvenir d'un Dieu fait homme.



Leur respect et leur affection pour le prêtre. Ils considèrent le prêtre comme le représentant de Jésus-Christ, aussi ont-ils en sa personne la plus grande confiance. Ce sentiment chez quelques-uns est si vif qu'ils vont jusqu'à vous appeler Jésus-Christ. J'en ai vu faire une grande génuflexion devant le prêtre avant de se mettre à genoux au tribunal de la pénitence.

Quelques blancs mal avisés attaquent-ils les prêtres, aussitôt ils sont là pour les défendre et protester, eux aussi, à leur manière. Ecoutez leur conversation, c'est tou-

jours le prêtre qui revient sur le tapis, au point que plusieurs fois les blancs nous en ont fait la remarque! « C'est étrange, me disait l'un deux, vous ne pouvez entendre converser les Indiens sans remarquer qu'ils parlent du prêtre. »

Oui, grande est son influence parmi nos Indiens : aussi, sur un mot de sa part, on peut voir des tribus entières se lever et passer des journées en chemin pour aller se grouper autour de leurs missionnaires, pour assister aux exercices d'une mission et se mettre pendant plusieurs jours entièrement à sa disposition. Spectacle vraiment édifiant que de voir plus de cinq cents ou six cents Indiens assidus à se rendre au son de la cloche à toutes les places indiquées par le prêtre. Si pour une raison ou pour une autre, ils ne peuvent assister aux exercices communs vous les voyez venir avertir et expliquer les motifs de leur absence.

Pendant le cours de la mission, certains jours sont réservés pour les travaux manuels. Ils s'en acquittent avec un grand esprit de pénitence, ce qui permet au missionnaire de faire exécuter des travaux d'embellissement à leurs églises ou de réparations aux maisons qui en ont besoin.

A un signal donné les travaux sont suspendus et quelques instants après tous sont réunis soit à l'église, soit à la maison du catéchisme.

On ne se contente pas dans ces réunions d'expliquer la doctrine chrétienne, on forme aussi les Indiens à la vie chrétienne.

Ils viennent, quand bon leur semble, se mettre à genoux devant le prêtre et prier toute l'assemblée de vouloir bien dévoiler leurs défauts extérieurs. Ce qu'on exécute alors avec fidélité sans omettre les plus petites choses. Grande est l'édification de voir avec quelle humilité le patient écoute les observations de toute l'assemblée et se soumet ensuite à l'admonition faite par le missionnaire. Il faudrait être témoin de ce spectacle pour en avoir l'idée.

Ils regardent le prêtre comme leur père. Privés de sa présence pendant quelque temps, ils ont hâte de le revoir. L'arrivée du prêtre est toujours pour eux un jour de bonheur. Alors ils l'entourent, lui demandent des nouvelles de tout, viennent lui faire part de leur joie et de leur tristesse, lui demander son avis. De là, on le conçoit, un surcroît d'occupations pour le missionnaire, mais aussi un grand sujet de consolation.

Quand la mission est terminée et que l'heure du départ est arrivée, la scène change. On peut voir la tristesse peinte sur tous les visages. Ils sont là qui vous entourent comme pour vous dire : Ne t'en va pas. Puis ils viennent à plusieurs reprises vous toucher la main ; ils vous accompagnent à quelque distance et quand enfin ils sont obligés de vous quitter, leurs regards ne cessent pas de vous suivre longtemps encore.

Ceux qui conduisent le prêtre sont comme les représentants de toute la tribu, aussi prennent-ils toutes les précautions pour vous adoucir les incommodités du voyage. J'ai toujours admiré leur assiduité à procurer aux prêtres soit des chevaux, soit des canots quand ils en ont besoin.

J'ai trois lacs à traverser pour me rendre à la mission de Chelalh et je suis toujours sûr de trouver soit des chevaux, quand nous sommes rendus au portage, soit des canots, quand nous arrivons aux lacs. Cela les oblige à de grands sacrifices, car il faut compter avec le manque de nourriture et la rigueur de la saison. Un hiver, au mois de décembre, je retournais de Lillooet Meadour à New-Westminster. Le froid était intense, la neige tombait à gros flocons. J'hésitais à partir. Cependant j'étais dans l'alternative ou bien de rester là tout l'hiver et de manquer les Indiens de la mer ou bien d'exposer la vie de ces chers Indiens ainsi que la mienne en voyageant par un temps pareil. J'admirai leur générosité. Quatorze d'entre eux se présentèrent pour me conduire. Nous partîmes ; la rivière Lillooet était gelée, il fallut transporter jusqu'au lac sur

leur dos le canot, c'est-à-dire pendant près de trois milles, avec ce froid. La neige continuait de tomber, le vent du nord venait ajouter sa part à nos souffrances; cependant tout le monde était joyeux. Nous traversâmes le lac de Pomberton en une journée, nos habits couverts de neige, le corps transi de froid; le soir, nous campâmes dans une baraque ouverte à tous les vents. Il restait encore à faire 30 milles de portage pour atteindre le lac Douglas. Mes gens me prêtèrent un cheval tandis qu'eux-mêmes furent obligés d'aller à pied dans la neige recouverte d'une croûte de verglas. Le second jour nous eûmes un mélange de pluie et de neige qui nous mouilla jusqu'aux os; nous n'étions pas au bout cependant. Nous prîmes le canot à Douglas pour parcourir les cinquante milles qui nous séparaient de Harrison River où nous arrivâmes bien fatigués. Je dis adieu à nos chers Indiens et les remerciai de tout mon cœur du dévouement qu'ils avaient montré envers le prêtre. Et ces braves gens avaient à faire encore le même trajet pour aller rejoindre leurs familles. Que la Vierge Immaculée les protège!

O. M. I.

VICARIAT DU KEEWATIN

Rapport sur la Mission de l'Ile à la Crosse

Par le Rév. P. Rossignol, *O. M. I.*

A mon tour, je viens vous faire un petit rapport sur notre mission et vous donner quelques détails qui en feront connaître l'état actuel puisqu'il est désirable que chaque mission soit en quelque sorte photographiée dans nos Annales de famille.

Ce qu'était la mission de l'Ile à la Crosse avant juin 1911, les Annales l'ont fait connaître déjà, car d'autres l'ont dit à plusieurs reprises. D'ailleurs, à vouloir remonter plus haut je risquerais de me tromper : je ne connais bien que ce qui s'est passé depuis.

J'arrivai ici où l'obéissance venait de m'envoyer, tout nouveau dans la place, un peu désorienté ; heureusement je trouvai pour me mettre au courant des choses un compagnon expérimenté, le R. P. Rapet, qui a passé ici le long séjour de 33 ans. Je fis ensuite connaissance avec le bien dévoué Fr. Pouliquen, notre indispensable factotum, qui compte aussi ses quelque 17 ans de résidence et qui complète notre communauté de trois.

Aussitôt j'eus la chance de voir notre population réunie, pour la circonstance, presque au complet autour de l'église, afin de participer au bienfait de la visite épiscopale. Sa Grandeur, Mgr Charlebois, en effet, bien qu'ayant pris possession de son vicariat depuis peu seulement et n'étant encore que provisoirement installé, brûlait du désir de connaître au plus tôt ses ouailles. Il était donc venu nous visiter et nous apporter les grâces attachées au passage du Pasteur parmi ses brebis.

Je fus donc tout d'abord témoin d'une retraite de huit jours donnée à notre population et pus constater l'empressement de chacun à se rendre aux exercices et à venir écouter la parole de Dieu. Sa Grandeur prêcha elle-même en langue crise et le R. P. Rapet interpréta les sermons en montagnais pour la catégorie de fidèles qui n'entendent que cette langue. Ces exercices s'achevèrent en faisant du bien à tous et furent couronnés par une belle communion générale de 7 à 800 personnes et par une théorie de 157 enfants ou grandes personnes qui reçurent le sacrement de Confirmation.

Après la visite de Monseigneur l'Evêque, les officiers du gouvernement vinrent procéder au recensement de notre population et ils trouvèrent le chiffre de 1055 personnes

réparties comme suit : Métis 540, Montagnais 400, Cris 100 et Blancs 15. Voilà la présentation de nos paroissiens faite.

Quant à la paroisse on peut se figurer une circonférence plus ou moins régulière de 100 milles de rayon dont le centre se trouve être l'église de la mission avec, dans les principaux villages éloignés, trois chapelles, au nord-est, au nord-ouest et au sud. A des dates convenues, nous allons rencontrer et instruire dans ces chapelles les habitants respectifs des alentours.

Outre ces visites déterminées à l'avance, il y a toujours chaque année des voyages à faire, plus ou moins nombreux, pour la visite des malades. L'année qui vient de s'écouler n'a pas fait exception et nous avons dû faire des voyages de cette double espèce. Le *Codex historicus* en relate 34 depuis juin 1911, variant de 20 à 350 milles de parcours chacun, en canot ou en traîneau à chiens. Dans un de ces voyages le R. P. Rapet, qui poussa jusqu'au lac des Sables, fut absent cinq semaines.

Et maintenant quel est le niveau de notre population au point de vue spirituel ? Il y a de l'assez bon, du passable et du médiocre ; du bon et du mauvais... il pourrait y avoir pire. Si les missionnaires du bon Dieu sont là pour prêcher le bien, les missionnaires du diable sont dans le champ aussi pour faire les affaires de leur patron. Les désordres dus à l'immoralité et à l'ivrognerie arrivent plus souvent qu'on ne le désire et ils sont l'œuvre surtout des commis protestants de la région qui font la traite des fourrures. Ils font venir la boisson, invitent nos gens à boire, quelquefois même les forcent à s'enivrer. Trois de ces commis, déjà eux-mêmes sous l'influence du whisky, se saisirent un jour d'un jeune homme, le garrottèrent, et, lui ouvrant la bouche, lui firent avaler de force le contenu d'une bouteille. Non content de pousser nos pauvres sauvages à l'ivrognerie, ils ont essayé de les entraîner à d'autres désordres en organisant des bals à grands frais. L'hiver

dernier, ils commencèrent une série de ces bals. Ils allaient dans une maison, à trois milles, le soir, portaient des provisions pour attirer le monde par la perspective d'un bon souper : gâteaux, raisins, sucre, thé, bonbons, etc... Mais après le second essai, ils cessèrent. Ils s'aperçurent que le monde venait bien pour goûter aux friandises et s'éclipsait ensuite après les avoir englouties. Ils se trouvaient seuls de nouveau au moment de danser. De dépit, ils avouèrent qu'à garnir l'estomac des autres gratis, sans autre résultat, « le jeu n'en valait pas la chandelle ». Ce fut un fiasco ; mais l'intention y avait été.

Nous interdisons la danse ici, parce qu'elle est immorale. Certaines personnes se font les champions de la danse, je le sais, et prétendent qu'elle est un pur amusement. Je ne veux pas discuter s'il y a des danses morales parmi les blancs, je sais seulement que parmi les sauvages de notre pays la danse est immorale. Une preuve entre toutes : c'est qu'on se cache pour danser, et que, même pour de l'argent, on ne danserait pas de jour.

Je reconnais que parmi nos paroissiens quelques-uns sont aussi gangrenés et gangreneux que les protestants dont je parle. Mais ceux-ci ont perverti ceux-là, et ne font que coopérer à leur œuvre de corruption. Voilà d'où est venu et d'où vient le mal, et voilà pourquoi notre ministère est entravé et produit des fruits peu apparents. Les ronces et l'ivraie étouffent le bon grain. N'est-ce pas d'ailleurs le même combat sur toute la surface du globe ? Nous ne sommes pas plus privilégiés que les autres sous ce rapport, voilà tout.



A propos des voyages dont j'ai parlé, je veux en mentionner un qui diffère des autres par son but, encore qu'il soit tout à fait propre au ministère du missionnaire.

A 100 milles d'ici et à quelque 40 milles du lac Vert et du lac des Prairies, se trouve, entre ces trois missions, un coin

de terre, comme un îlot, où le diable règne en maître ; une vraie « réserve » du démon. Cet endroit se nomme le lac Poule d'eau et l'on trouve là une poignée d'environ 70 sauvages cris encore absolument païens. Depuis longtemps les missionnaires ont fait des efforts pour entamer ce bloc de l'erreur et amener ce petit noyau d'infidèles dans le bercail du Seigneur. Mais toujours en vain. Sur l'ordre de Monseigneur, je partis pour aller visiter ces réfractaires et essayer de leur dessiller les yeux. J'avais entendu parler d'eux et de leur endurcissement, je croyais les connaître, et sans me faire illusion sur le résultat de ma visite, je pensais du moins pouvoir prendre contact avec eux. Mais non, je me trompais encore, même sur ce point ; ils sont gardés par le diable avec une jalousie sans pareille. Evidemment, sous l'inspiration de leur maître tyrannique, ces pauvres païens refusent d'écouter toute parole qui a rapport à la religion. Parlez-leur de chasse et de pêche, ils sont contents, ils jubilent de voir que vous connaissez leur manière de vivre. Passez de là si habilement et si timidement que vous voudrez à la question de religion, de l'âme, de Dieu, ils vous arrêtent net par une déclaration furibonde de leur croyance, vous disant, sans détour, qu'ils ne veulent pas entendre parler d'une autre religion que la leur, la seule qui a été faite pour eux, celle qu'ils suivent de père en fils, la seule bonne, d'après eux ; pour un peu ils se croiraient capables de vous convertir.

Ce qu'est leur religion ? C'est un amas de superstitions, de niaiseries, c'est l'adoration de tout ce qui n'est pas Dieu.

J'ai demeuré quinze jours avec eux, logé chez l'un des principaux de la place qui ne me gardait qu'à contre-cœur dans sa maison. J'ai vu leurs jongleries, leurs danses religieuses, leurs festins religieux, leurs cérémonies avec le calumet ; je les ai vus s'essayer de guérir un enfant malade en conjurant les esprits ennemis ; j'ai entendu leurs chants, le son de leur tambour et de leurs cornes à poudre remplies de ferrailles ; je les ai entendus invoquer leurs esprits

protecteurs, leur demander aide et soutien, surtout de la nourriture, des fourrures et l'invulnérabilité contre la maladie : tout pour ici-bas, rien pour l'au delà, tout pour le corps, rien pour l'âme. Tout cela je l'ai vu, sous mes yeux, dans l'étroite cabane où j'étais assis et où ils se réunissaient un peu par habitude et un peu pour me narguer et me montrer ce dont ils étaient capables.

Ils ne nomment pas le démon par son nom dans leurs incantations et invocations, mais ils supplient les esprits, leur parlent, les appellent en les nommant : vent du nord, l'homme de la lune, l'enfant de la montagne, l'ours, etc... et ces esprits viennent leur répondre pendant leur sommeil et surtout pendant leurs jongleries. J'ai entendu ces voix caverneuses, mentir, tromper effrontément leurs victimes qu'ils hypnotisent. C'est bien le culte du démon, l'invocation des mauvais anges puisque c'est avec le démon qu'ils conversent. Qui a jamais entendu parler l'homme de la lune, le vent du nord, l'ours ?...

J'ai vu les offrandes qu'ils font à leurs esprits : des pièces d'indienne, de coton, de flanelle attachées au haut des arbres, des fusils neufs posés au pied d'un tronc ou d'une pierre, du tabac et des allumettes sur une souche..... Ils se dépouillent de tout pour le sacrifice des dieux. J'ai vu jeter au feu ou sur le poêle rouge, au lever du soleil, une poignée de menthe sauvage séchée, en l'honneur de celui qui se lève (Soleil). Je les ai vus renouveler cette cérémonie au commencement de chaque action qu'ils considèrent comme religieuse, pour que la fumée âcre qui s'en dégage vous chatouille les narines jusqu'à la fin : leur encens, à eux, quoi ! C'est à cette fumée qu'ils font chauffer comme à un agent antiseptique leurs colliers de perles avant de se les passer au cou le matin après leur toilette. Une imitation encore de la bénédiction du scapulaire ! J'ai entendu leur chant, au réveil, sorte de monologue avec inflexions de voix, inintelligible, à l'adresse de leurs esprits.

C'était une vraie pitié ! Et je me trouvais impuissant

devant cette démonolâtrie, je ne pouvais rien faire pour l'enrayer, car ils ne voulaient rien entendre sur ce sujet. Le diable, on a raison de le dire, est rusé, c'est lui qui leur a inspiré cette tactique de non-recevoir, il les tient et les tiendra longtemps peut-être encore par ce moyen. Durant mes 15 jours, j'ai pu réunir 10 sauvages, une fois, et il m'a fallu presque me fâcher pour cela. J'ai exploité les grands moyens en faisant appel à toutes les traditions de leur race à l'égard d'un étranger et d'un visiteur pour les réunir et pouvoir leur parler au moins une fois. Je les ai tenus trois heures durant, sachant bien qu'il n'y aurait pas de seconde séance. Je ne sais si mes paroles porteront des fruits plus tard. Sur l'instant, elles n'excitèrent que la haine et firent jaillir de vraies sentences de démon en réponse à mon enseignement.

J'eus la consolation cependant, avant la fin de mon séjour parmi eux, d'en voir un venir me trouver pour se faire instruire. Je l'instruisis, le baptisai avec son petit enfant encore au berceau. J'ai appris depuis, avec une grande joie, qu'il persévère dans ses bons sentiments et dans la pratique de la religion.

Voilà, mon Révérend Père, quelques lignes écrites à la hâte, qui vous donneront un aperçu, si imparfait qu'il soit, de l'état présent de notre mission.

Veuillez, etc...

M. Rossignol, *O. M. I.*